Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 11 (1912-1913)

Artikel: À propos d'esthétique romande
Autor: Delhorbe, Florian
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750629

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

À PROPOS D'ESTHÉTIQUE ROMANDE

Un bon apprenti faisait autrefois son tour de France ou d'Allemagne. De ville en ville, il apprenait le métier et la vie. Aujourd'hui on fait volontiers son tour d'Europe, ou son tour du monde. Si c'est un artiste qui part ainsi en voyage, il court le risque de s'égarer en chemin. Il laisse un peu de son talent dans des chambres d'hôtel, des brasseries et des salons. Au retour au pays natal, il parle peut-être des langues étrangères. Il a vu des courses de taureaux et des combats de coqs; il a vu l'aurore boréale et le ciel de Sicile. Il est heureux peut-être et riche en écus ou en expériences, mais il a laissé le long de trop de routes ce qui en lui nous charmait — il ne nous intéresse plus guère. C'est qu'il a oublié, en effet, que chaque artiste doit savoir le régime qui lui convient. Il a oublié que la suralimentation pouvait épaissir le sang, ralentir la pensée et abrutir — et qu'elle seyait surtout aux oies et volailles qu'on gave pour les manger. Les écrivains de la Suisse romande avaient jusqu'ici rarement réussi dans l'entreprise d'un compromis intelligent entre le pays et l'étranger. Mais on remarque depuis quelques années, sur les bords du Léman et du lac neuchâtelois, une activité artistique et littéraire qui promet beaucoup, tant par la variété que par la qualité de ses manifestations.

Il paraît que les grands hommes, les héros, représentent l'humanité commune et prennent la parole en son nom. C'est ainsi que Voltaire et Rousseau sollicitent tour à tour l'artiste en son for intérieur. Voltaire dit: c'est une pauvre vie que celle des hommes. Et les hommes sont de chétives créatures, les rois aussi — et les dieux donc! La vie est une diablerie du Créateur. Mais il y a les plaisirs de la Société; il y a les plaisirs du monde. Il y a le rire qui est une grande chose et le sourire qui est une élégance de l'élite. La métaphysique est ridicule, mais elle prête à rire. Qu'est-ce qui ne prête pas à rire? Les habitants de la lune et de la Chine, les Iroquois, Fréron, le roi de Prusse, les étymologies... tout prête à rire. Cependant il nous reste quelques petites croyances dont on peut changer de temps à autres. Il

nous reste la littérature et nous avons encore l'esprit! La mort peut attendre. Un jour sans doute il faudra se décider au grand saut, mais ça ne fait rien: on viendra me voir et mes mânes aiment passionnément la bonne compagnie. C'est quelque chose, la gloire!—Cette voix a trouvé peu d'échos en Suisse romande.

Mais voici Rousseau qui déclame ou grommelle: Le mal est fait. La société est une grande gâcheuse. Pauvres nous. Cependant il faut vivre. La vie est devenue mauvaise. Elle est grave et belle — et nous avons droit au bonheur. Gardons-nous de rire et ne pensons pas trop et parlons le moins possible. La littérature est vaine et dégoûtante. Elle est frivole. Nous sommes tous frères, mais que la solitude est bonne! Elle vaut mieux que tout. Pendant que les autres bavardent, s'amusent, se parent et philosophent — sens avec volupté ton Existence couler et se mêler aux flots universels. Sois seul et nu.

Je me figure que c'est un peu cette voix que M. C. F. Ramuz entend quelquefois, assez souvent. Car il y a au cœur de certains hommes un goût profond et invincible pour ce qui est spontané et primitif, vers quoi ils vont directement. Sans doute ils peuvent à l'occasion prendre plaisir à un savant assemblage de syllabes, à un joli trait. Et sans doute l'esprit aux mille inventions gracieuses et légères les peut enchanter un moment. Mais ils sentent un jour en eux un dégoût trop fort pour toutes ces choses. Alors ils se raidissent. Ecrivains, ils veulent écrire autrement; ils cherchent leur sentier dans le bois taillis. Et parce qu'il leur faut frayer eux-mêmes le sentier, ils avancent lentement. Ainsi M. Ramuz. On sent dans ses œuvres premières une gaucherie qui n'est pas toujours voulue et une maladresse lourde et prétentieuse. La critique a raillé. La raillerie est une grande ressource pour la critique qui n'a rien à dire et qui ne comprend pas. M. Ramuz ne s'est pas découragé. Peu à peu il a créé une forme qui est à lui. Qu'elle nous soit sympathique ou non, cela n'a aucune espèce d'importance. Aujourd'hui, M. Ramuz est maître de sa manière. Pour s'en convaincre, il faut lire: *Le Feu à Cheyseron* que la Bibliothèque universelle vient de publier.

C'est une histoire de la montagne. Pourquoi toujours la montagne? C'est le droit de l'écrivain de nous conduire où bon lui semble; mais il est des choix qui ont une signification, surtout

quand ils se répètent identiques. L'artifice et la convention jouent un rôle moindre à la montagne. C'est pourquoi la vie est plus simple et plus spontanée, là-haut. Le premier mouvement instinctif et brutal se trahit vite. Les vieilles passions humaines qui font tressaillir les entrailles savent mal se cacher et feindre; elles provoquent le geste primitif que l'éducation et les bonnes manières ont en vain cherché à corriger ou à atténuer. Nous savons maintenant ce qui intéresse et attire M. Ramuz. Si l'on peut encore parler de nature, tout est plus selon la nature à la montagne. Or c'est parmi les habitants de la montagne que M. Ramuz a entrepris de rechercher et d'observer l'humain. C'est pourquoi on peut dire que son œuvre rend justice à quelques aspirations de ce pauvre Jean-Jacques dont on vient de célébrer le bicentenaire.

L'alpinisme est d'invention assez récente et M. Ramuz lui doit quelque chose. Mais jusqu'ici les Alpes ont été escaladées par des touristes, visitées par des badauds, observées en passant par des artistes, étudiées par des géologues et des botanistes — elles n'avaient trouvé des interprètes que d'une manière occasionnelle et fugitive. La littérature alpestre compte de belles pages. Il y a les poèmes du "grand" Haller, qu'on cite mais qu'on lit peu. Il y a quelques chapitres ravissants de Javelle et de Rambert. Meyer (un autre C. F.) a évoqué les montagnes grisonnes — je cite au hasard. Enfin d'Edouard Rod, chacun connaît: *Là-haut*, drame émouvant et symbolique — que déforment des préoccupations de boulevard. La plupart de ces écrivains sont trop hommes de cabinet; les autres ignorent trop le métier d'écrivain. Ils viennent tous de la plaine et des villes. Ils arrivent chargés de procédés, de manières apprises de voir et de sentir, encombrés de littérature. Ayant pris quelques notes ils se mettent à l'œuvre. Hélas! leurs pages sont ennuyeuses ou affligeantes. La montagne accouche d'un pauvre roman. — Je doute que M. Ramuz se soit contenté de passer à travers les villages du Valais, comme les nomades modernes, au cours d'une fugitive et capricieuse villégiature d'été. Il connaît la montagne. Les personnages ne font point qu'y apparaître. Ils appartiennent à la montagne et sont un fragment du paysage comme les arbres et les rochers. La couleur de leur peau ressemble à la couleur des

écorces et du vieux bois. Les pensées, rares, lentes, les sentiment plus simples — tout est dans leur âme et leur cœur durable et solide comme les pierres, et tenace ainsi que les racines des plantes qui parfument les pâturages. L'amour est fidèle et parfois il ravage tout, comme un torrent. Là-haut, on ne retourne guère le sol, car on n'a que faire de cultures variées; du reste, le climat est rude. Et nul ne discute la tradition, parce que l'horizon est fermé par la ligne des sommets, la forêt ou le glacier.

M. Ramuz n'a pas tenté de donner une marque personnelle au style français dont les maîtres lui donnaient l'exemple — à ce style qu'il savait, par l'école, être de bonne tradition. Il n'est pas arrivé à Cheyseron bien fourni en agréables tours de phrases, ni armé de cette sûreté littéraire, de cette maîtrise de la langue qui permettent de dire de jolies choses sur n'importe quoi. D'abord il a vécu la vie montagnarde, et je me le représente ayant fait table rase de tout ce qu'il avait appris et pu retenir de ses leçons de composition, des cours universitaires, et de ses lectures. Il s'est débarrassé de la rhétorique qui remplit tant de romans modernes, qui est funeste à ceux qui ne savent pas s'en servir — et que les provinciaux de tous les pays s'imaginent volontiers être l'art suprême. Son idéal, sa doctrine fut de traduire aussi *directement* que possible ses expériences et observations, ne permettant à aucun souvenir littéraire de s'interposer entre l'impression et l'expression. C'est en effet dans le court passage de l'une à l'autre que naît le mensonge artistique. La phrase française se trouva morcelée et désarticulée, puis reconstruite avec une hardiesse calme et brutale. Jamais on n'a vu en Suisse romande une pensée plus tyrannique pour la langue. Les mots s'assemblent, obéissants et soumis, étonnés souvent de se trouver côte à côte, de s'ajouter les uns aux autres dans un ordre imprévu. Traduire directement, cela n'a l'air de rien — pourtant la moitié de la besogne artistique est dans cette sincérité, et cette sincérité est infiniment difficile et rare; n'est pas sincère qui veut.

Mais traduction directe ne signifie point traduction littérale, ou mot à mot. Les artistes sont plus conscients de leur manière qu'on ne croit souvent, et M. Ramuz s'est expliqué sur la sienne avec la compétence d'un critique de métier. Il a écrit: „Le ton

n'est pas seulement la convenance du style à la nature du sujet, c'est encore un parti, pris une fois pour toutes, de ne voir ce sujet que sous un certain angle . . . quand l'exécution intervient, le sujet est déjà soustrait à la „nature": il est déjà devenu de de l'art . . . Le ton est l'effort de la vraie sensibilité devant les choses par lequel elle tâche de leur restituer l'unité qu'elle leur dérobe, mais cette fois une unité humaine — par lequel elle cherche à plier ensuite à cet ordre nouveau les différentes parties du tout." Voilà qui est clair. C'est le résumé abstrait de la doctrine que M. Ramuz illustre dans ses œuvres d'imagination.

Dès lors les mots ne sont jamais rapportés pour le décor ou le pittoresque, ni les personnages choisis comme amusants et bizarres. L'auteur n'est pas un dilettante qui s'arrête aux particularités du langage, des mœurs ou de l'architecture. S'agit-il d'exprimer une idée philosophique, un sentiment quelconque, du moment qu'on veut s'en tenir au parti pris choisi, il faut les transposer en mots simples, en rustique. Il faut se garder de noter les propos d'un bouvier ou d'un colporteur parce qu'ils parlent de façon drôle et autrement qu'à la ville. Aucune phrase ne doit se détacher du texte comme une illustration ou une citation. Qu'il s'agit peu d'être vulgaire ou distingué. Et le ciel nous préserve des tours naïfs dont on assaisonne un récit, et de ces expressions imagées (et vierges comme disait Sainte Beuve), cueillies dans les villages. — Comme il n'y a pas de règle en littérature pour la transposition, les tâtonnements et hésitations de M. Ramuz s'expliquent le mieux du monde. Aujourd'hui encore on pourrait signaler des gaucheries superflues et quelques procédés trop visibles. L'auteur se croit parfois obligé d'intervenir et d'expliquer ce qu'il suffirait de suggérer; il a recours alors à d'inutiles parenthèses. Mais sa vision, originale dès le début, s'est faite de plus en plus distincte et la forme où elle se reflète, est plus sûre, plus appropriée, plus définitive.

En lisant *Le Feu à Cheyseron,* on est dans le monde de la légende. Cette histoire d'enlèvement et cette rivalité de deux races font songer à la simplicité du conte populaire. Et cent détails contribuent à créer cette atmosphère légendaire:

„Firmin se mit en effet à rire; et son rire résonna bizarrement dans le silence du soir. Tout le village l'entendit." En réa-

lité, le village, au sens propre, n'entendit rien. Mais le village, ici, ce n'est pas seulement un ensemble de maisons et de châlets, c'est presque un être où les personnes et les choses se mêtent dans une existence séculaire et quotidienne. Il vit d'une vie faite de souvenirs et de vies particulières mêlées. „Tout le village l'entendit", cela signifie que les hommes et les femmes de la communauté ont le sentiment toujours plus précis que Firmin n'est plus avec eux tous, qu'il s'isole, loin de la grande famille — et dans la nuit favorable aux mystères, le moindre bruit semble une voix humaine et la voix humaine se confond avec le cri des oiseaux nocturnes pour annoncer un malheur.

A Cheyseron, la superstition n'est pas une faiblesse de la pensée, une erreur de quelques ignorants. Elle règne dans le bois où passe le vent, dans le gouffre où roule l'avalanche. Parfois on l'oublie, mais soudain elle couvre tout le village, comme un brouillard. Toujours elle est prête à descendre du clocher de l'église. Elle habite toutes les âmes, elle s'assied près de tous les âtres. Et M. Ramuz ne se contente pas de lui consacrer quelques phrases, ni de la décrire en quelques-unes de ses manifestations. Il a su la rendre présente partout; elle est dans l'air qui baigne le village.

Certains personnages tiennent du réel et du fabuleux. Par exemple Mânu et Basile. Mânu n'est pas seulement le simple d'esprit, le goîtreux, le difforme. Il a l'air de ne rien comprendre, mais il devine beaucoup de choses. Il rend de petits services, errant sur la place et dans les prés. Mânu est une loque humaine, mais il y a de l'humain en lui. Quelques fragments d'idées lui suffisent et il connaît obscurément les passions; il sent confusément l'amour dans son pauvre cœur. Capable de dévouement et de haine, il dit, en grognements, des choses justes et inquiétantes. Chacun le connaît et l'aime et son départ amoindrirait le village. Si Mânu était un citadin, on l'enfermerait peut-être, car il n'y a guère de place pour lui à la ville. A Cheyseron, au contraire, il fait partie de la vie commune et il en exprime un peu l'âme, simplifiée. Il est un morceau du village[1]).

Basile, le sorcier, n'apparaît pas pour fournir quelques traits amusants et pittoresques. Il est cabaliste, médecin et prophète.

[1]) M. Ramuz connaît-il le Mânu styrien de P. K. Rosegger?

C'est l'homme du malheur. On se moque de lui et de ses prédictions; les montagrards ont du bon sens. Mais on le consulte, on le craint et on l'écoute; les montagnards sont crédules et imaginatifs. Basile est redouté. Les mères le supplient de chasser le démon qui tourmente leurs enfants. Basile annonce les calamités futures: „Je leur montre ce sang au ciel, et je leur dis: N'auriez-vous pas au moins les yeux sur ces choses? Ce qui est en haut descendra; le nuage deviendra pluie; et vous levez les yeux à présent vers ce sang, mais bientôt il fera une mare à vos pieds."

Ainsi le symbole surgit. Et les taches rouges que le soleil couchant laisse au ciel ne sont pas une image que trouve le littérateur en extase. Elles ne sont évoquées que pour la signification que leur prêtent les montagnards. La légende, selon M. Ramuz, n'est pas, Dieu merci, un récit plus ou moins fabuleux et merveilleux, comme si souvent aujourd'hui. Elle est l'expression d'une vision des choses et cette vision s'appuie sur une observation aiguë et se dégage d'un réalisme minutieux.

L'œuvre de M. Ramuz n'est pas une œuvre nationale, il faut le dire bien haut en ce temps d'helvétisme littéraire. C'est une œuvre française où l'auteur a su profiter de son passé, des richesses de sa province. Que M. Ramuz soit suisse et patriote, je veux le croire et l'espérer si l'on y tient, mais cela n'importe guère[1]). Il nous explique les gens qu'il connaît et nous montre les montagnes qu'il aime. Il a une vision claire des choses, sa vision. Certes je sens bien quelles sont les limites de son art et qu'il manque un peu de souplesse et de variété — dans la forme et le sujet. On souhaiterait aussi que M. Ramuz fît plus honneur à ce que Dante appelait l'excellence des mots, par quoi il entendait leur beauté formelle. Car, après tout, le mot en littérature ne semble pas avoir pour seule mission d'être utile, c'est à dire de traduire quelque chose et de traduire juste. Pour ces raisons et quelques autres, M. Ramuz penche un peu vers le local et a quelque peine à franchir le Jura — ce qui s'explique aussi par l'étroitesse littéraire du goût français.

---

[1]) Je ne saurais partager cette opinion de M. Delhorbe qui ne semble prendre „l'helvétisme littéraire" que par son petit côté. BOVET.

Il reste que si le nom de M. Ramuz ne doit pas figurer de longtemps dans les conventionnels manuels de littérature qui s'éditent à Paris et sur le sol gaulois, il y figurera un jour, ou du moins celui de ses successeurs romands, car il en a déjà, et il a ouvert une route. Les lettres françaises se sont enrichies d'une œuvre personnelle et neuve, montrant une fois de plus leur inépuisable richesse, qu'il n'y a qu'à découvrir. Et la Suisse romande a mieux compris ce que pouvait être l'indépendance provinciale dans la tradition française.

ZUOZ FLORIAN DELHORBE

□□□

LE THÉÂTRE ET LES LETTRES

UNE INAUGURATION A GENÈVE

Samedi, 25 janvier, la Société du Théâtre de la Comédie a inauguré sa nouvelle salle de spectacles. Désormais notre scène littéraire est chez elle; elle est par là plus indépendante, plus libre de ses mouvements, moins soumise à certaines conditions qui eussent pu avec le temps entraver son développement.

L'inauguration de ce nouveau théâtre n'a pas été sans provoquer beaucoup de commentaires. Je ne saurais me priver du plaisir d'en parler aux lecteurs de *Wissen und Leben*. La „Comédie", en effet, a pris rapidement une très grande place dans la vie intellectuelle de la Suisse romande. C'est notre grand théâtre littéraire, celui qui donne au public l'occasion de connaître les œuvres du théâtre classique et du théâtre moderne et les meilleures traductions des pièces étrangères. Et maintenant que la *Comédie* a obtenu droit de cité, qu'elle a *réussi* — puisqu'enfin la *réussite* matérielle est la condition *sine qua non* d'une entreprise artistisque et désintéressée — on se demande comment Genève a pu se passer si longtemps d'une scène dramatique, dirigée par un homme soucieux de beau théâtre et d'œuvres littéraires.

J'ai dit que l'inauguration du Théâtre de la Comédie appelait des commentaires. En effet, il importe de rappeler comment débuta la Comédie, et par quelle suite d'efforts persistants et volontaires, ses dirigeants l'ont amenée au point où elle se trouve aujourd'hui.

Il y a quelques années encore, Genève ne possédait qu'une grande scène, le Théâtre de la ville, construction d'ailleurs fort luxueuse, mais aménagée pour des représentations d'opéra. Quelquefois l'Opéra engageait une troupe de Comédie, recrutée en Province, et cette troupe jouait *à côté* quelques pièces — le plus souvent des vaudevilles et des mélodrames — pour occuper les soirées consacrées aux répétitions de la troupe lyrique. Le public ne fréquentait guère ces soirées de „comédie", et les étrangers que leurs études appelaient à séjourner à Genève, pouvaient facilement